

## Où est l'Ouest dans *Nord perdu* de Nancy Huston?

Jorge Calderón

Volume 19, numéro 1, 2007

Nancy Huston : dialogues transculturels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/019330ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/019330ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Calderón, J. (2007). Où est l'Ouest dans *Nord perdu* de Nancy Huston? *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 19(1), 9–25. <https://doi.org/10.7202/019330ar>

### Résumé de l'article

Cet article est une étude de la représentation de l'Ouest du Canada et plus particulièrement de Calgary et de l'Alberta dans le livre *Nord perdu* publié en 1999 par Nancy Huston. Je m'intéresse plus précisément à l'analyse de la relation entre identité et altérité dans ses essais. Je questionne la manière dont l'identité est construite à travers l'altérité et comment l'altérité est également construite à travers l'identité, car l'une ne peut pas exister sans l'autre. Elle présente dans ses essais des exemples tirés de sa vie personnelle au Canada, aux États-Unis et en France. Elle explore l'émigration et l'immigration, le fait de parler et d'écrire en anglais et en français, le bilinguisme et la traduction ainsi que les relations entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Dans ses essais, les expériences contemporaines de migrants partout à travers la planète, la traversée des frontières et la mondialisation sont centrales. Pour ces raisons, lire *Nord perdu* est très important afin de comprendre le point de vue d'une expatriée canadienne qui voit et tente de comprendre son identité canadienne et le Canada à partir de la France et plus précisément à partir de l'expérience de sa vie quotidienne à Paris.

## Où est l'Ouest dans *Nord perdu* de Nancy Huston?\*

par

Jorge Calderón  
Simon Fraser University

### RÉSUMÉ

Cet article est une étude de la représentation de l'Ouest du Canada et plus particulièrement de Calgary et de l'Alberta dans le livre *Nord perdu* publié en 1999 par Nancy Huston. Je m'intéresse plus précisément à l'analyse de la relation entre identité et altérité dans ses essais. Je questionne la manière dont l'identité est construite à travers l'altérité et comment l'altérité est également construite à travers l'identité, car l'une ne peut pas exister sans l'autre. Elle présente dans ses essais des exemples tirés de sa vie personnelle au Canada, aux États-Unis et en France. Elle explore l'émigration et l'immigration, le fait de parler et d'écrire en anglais et en français, le bilinguisme et la traduction ainsi que les relations entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Dans ses essais, les expériences contemporaines de migrants partout à travers la planète, la traversée des frontières et la mondialisation sont centrales. Pour ces raisons, lire *Nord perdu* est très important afin de comprendre le point de vue d'une expatriée canadienne qui voit et tente de comprendre son identité canadienne et le Canada à partir de la France et plus précisément à partir de l'expérience de sa vie quotidienne à Paris.

---

\* Une première version de cet article a été présentée lors d'une séance conjointe de l'APFUCC et l'ALCQ au Congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines qui a eu lieu en mai et juin 2007 à la *University of Saskatchewan*. Je remercie Nicole Côté, organisatrice de cette séance, de m'avoir invité à participer à cette rencontre sur les «Voix francophones dans la littérature de l'Ouest».

### ABSTRACT

This article is a study of the representation of Western Canada and particularly of Calgary and Alberta in Nancy Huston's *Nord perdu*, published in 1999. I am, more specifically, analyzing the essential links between identity and alterity in her essays. I am exploring the way identity can exist only through alterity and, reversely, how alterity can exist only through identity as one cannot be without the other. In her essays, Nancy Huston gives examples taken from her personal life in Canada, in the United States, and in France. She examines emigration and immigration, delves into speaking and writing in English and French, as well as into matters of bilingualism and translation, and the relations between North America and Europe. In her essays, experiences of today's migrants from all around the world, border crossings, and globalization are central. For these reasons, reading *Nord perdu* is quite important in order to understand the point of view of a Canadian expatriate who sees and tries to understand Canada and her Canadian identity from France and more precisely, from her every day life in Paris.

---

Dans le recueil d'essais *Nord perdu*, Nancy Huston questionne la construction de l'identité<sup>1</sup> à partir du passage du temps et de son expérience au Canada, aux États-Unis et en France. D'une part, le point d'origine qu'elle indique est Calgary<sup>2</sup>. D'autre part, le lieu d'où elle écrit est Paris. Entre ces deux villes, elle se rappelle le Nord, Calgary, l'Alberta et le Canada qui émergent comme des images complexes et aporétiques. Les essais balancent entre les thèmes de l'enracinement et de l'errance<sup>3</sup>, du voyage et de l'exil<sup>4</sup>, ainsi que du développement, de l'enrichissement et de la perte de l'identité. D'un essai à l'autre, entre l'affirmation, la confirmation et la négation, Nancy Huston lie les fragments de son existence par l'écriture. L'écrivaine tisse des liens entre les reflets de sa vie. Parfois, elle fait appel à la mémoire, et parfois elle utilise l'imagination afin de construire un pont qui n'existe pas, qui n'a jamais existé auparavant. Le récit de sa vie et le récit de fiction s'entremêlent pour devenir l'espace et le temps de la possible et de l'impossible rencontre entre les langues et les cultures. De plus, les divisions et les contradictions de la figure de l'expatrié deviennent un réseau

de centres multipliés et décentrés. Au milieu de ce tourbillon, elle retourne constamment vers son enfance, vers Calgary, vers une origine partagée entre la mémoire et l'imagination, entre la réalité et la fiction, et entre le souvenir de la perte et le fantasme du retour<sup>5</sup>.

Le recueil d'essais *Nord perdu* de Nancy Huston oscille entre les forces de l'orientation et de la désorientation. Dans le premier cas, Nancy Huston indique les points cardinaux, c'est-à-dire les points essentiels dans le temps et l'espace par rapport auxquels elle développe et approfondit sa réflexion sur l'identité et l'altérité. Le premier point est représenté par Calgary et il est inscrit dans le temps de l'enfance. L'Alberta est donc le point d'origine et des origines pour Nancy Huston. Elle inscrit ainsi les racines généalogiques de sa famille dans les prairies canadiennes, revendiquant une ascendance nord-américaine au lieu, par exemple, de souligner son lignage européen. L'enracinement en Alberta a préséance pour elle sur l'immigration de ses ancêtres de l'Europe vers l'Amérique du Nord.

Cependant, Calgary est également le point d'origine parce qu'il représente le point de départ, le lieu de la naissance et de l'enfance de Nancy Huston qu'elle a quitté lorsque sa famille a déménagé au New Hampshire en 1968. Ce déplacement géographique marque dans ses essais une rupture temporelle entre l'enfance et l'adolescence, puisqu'elle passera cette deuxième partie de sa vie aux États-Unis. Cette première traversée des frontières est importante, car elle devient dans l'imaginaire de *Nord perdu* le début du processus de la perte: perte géographique de Calgary, de l'Alberta et du Canada ainsi que perte d'une identité nationale et culturelle canadienne. Toutefois, le passage du Canada vers les États-Unis n'est pas présenté comme un événement essentiel dans le texte de Nancy Huston. L'écrivaine raconte cette première traversée des frontières sans remarquer à quel point cette émigration du Canada est fondamentale dans sa vie. Dans la série d'émigrations et d'immigrations qu'elle a vécues, c'est plutôt son départ pour Paris, pour la France et donc le début de sa vie en Europe qui prennent une importance centrale. Conséquemment, trois des points cardinaux dans le temps et l'espace sont, premièrement, l'enfance en Alberta, l'adolescence et le début de l'âge adulte

dans le Nord-Est des États-Unis, la maturité de l'âge adulte en France – et plus particulièrement à Paris.

En outre, Nancy Huston oriente le recueil *Nord perdu* dans une direction très précise, car ses propos manifestent une réflexion idéologique en faveur de la traversée et de la remise en question des frontières, certes, géopolitiques mais également linguistiques, culturelles et sociales. Tout en se défendant sur un ton ironique d'avoir écrit ses essais afin de transmettre un message quelconque, elle écrit que «l'idée motrice» de son texte est que «*l'expatrié découvre de façon consciente (et parfois douloureuse) un certain nombre de réalités qui façonnent, le plus souvent à notre insu, la condition humaine*» (Huston, 1999, p. 19). Par conséquent, elle fait le récit de son expérience personnelle de «l'exil» dans le but d'analyser la situation devenue primordiale en ce qui concerne les déplacements internationaux des êtres humains. En racontant la manière dont elle a vécu, perçu et compris sa vie «d'expatriée», elle cherche à utiliser son histoire individuelle afin de réfléchir et d'illustrer les déplacements internationaux de population en cette ère de mondialisation. Également, Nancy Huston met l'accent sur le fait que l'expérience de l'exil, et donc des expatriés, est au cœur de la condition humaine. Cette dernière est fondamentalement définie par Nancy Huston en fonction de l'exil: être un être humain, c'est être un exilé. L'imaginaire de l'enracinement dans une terre et de la fière appartenance à une nation est pour elle provoqué par des mythes qui voilent l'essentiel exil de la condition humaine. Une réflexion sur l'histoire du Canada se prête particulièrement bien à l'analyse du patriotisme et du nationalisme puisque, pour que la patrie et la nation canadiennes soient inventées pour des millions d'immigrants français, anglais, irlandais, écossais, etc., il a fallu effacer et oublier l'émigration d'Europe ainsi que l'immigration dans les colonies de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre, dans le Bas-Canada et le Haut-Canada, et enfin, à partir de 1867, simplement au Canada. Les Canadiens comme les Mexicains, les Argentins, les Brésiliens, et ainsi de suite, doivent faire preuve de foi en la fiction de la nation s'ils désirent cacher, rejeter et refouler leur condition d'exilés. Les êtres humains par définition sont des exilés qui sont en quête d'une terre, promise ou non, où ils pourront s'enraciner. Parce que cette terre n'existe pas, elle est introuvable. Alors les humains l'inventent afin qu'arrête leur errance. Mais une terre

imaginée n'est rien d'autre qu'une terre irréelle, la fiction où une communauté de «croyants» finit par s'installer et où elle décide de fonder avec un aveuglement tenace une nation<sup>6</sup>.

Dans ses essais, Nancy Huston est aussi consciente qu'elle est privilégiée par la couleur de sa peau et sa nationalité canadienne en France, et que, par conséquent, ses enfants le sont aussi:

[...] Nés en France, les rejetons d'une Canadienne et d'un Bulgare sont français sans problème et sans complexe, grâce au taux relativement bas de mélanine dans leur pigmentation. Il est évident que la progéniture française d'une Togolaise et d'un Cambodgien aura plus de mal à se sentir chez elle chez elle (Huston, 1999, p. 16).

Dans ce passage, Nancy Huston remarque le fait que ses enfants sont privilégiés en France parce qu'elle est de nationalité canadienne et son mari est de nationalité bulgare, contrairement à des enfants dont les parents seraient de nationalité togolaise et cambodgienne. Par le fait même, elle montre l'inégalité qui existe du point de vue des Français entre, d'une part, l'Amérique du Nord et l'Europe, en un mot l'Occident, et, d'autre part, l'Asie et l'Afrique, en d'autres mots l'Orient et le Tiers-Monde. En faisant référence au taux de mélanine, elle souligne aussi la discrimination raciale dont les enfants d'une femme togolaise noire et d'un homme cambodgien asiatique peuvent être victimes. Dans ce cas-ci, la question du métissage<sup>7</sup> racial et ethnique est aussi importante, car les enfants d'un couple formé par une femme canadienne et un homme bulgare sont perçus simplement comme étant blancs. Même si leurs parents ne parlent pas la même langue maternelle, ne sont pas nés dans le même pays et le même continent, ne partagent pas au départ la même culture, le problème de la différence raciale ne se pose pas. Ce qui est en jeu dans cette citation de *Nord perdu* est également le pouvoir politique et économique réel du Canada dans le monde, ainsi que le prestige associé au fait d'être canadien. De plus, le Canada en tant qu'ancienne colonie, d'un côté, de la France et, de l'autre côté, de l'Angleterre et pays faisant partie de la riche Amérique du Nord et de l'Occident est encore aujourd'hui directement lié à la source et aux origines européennes. La filiation symbolique entre le Canada et l'Europe est toujours très forte, et Nancy Huston reconnaît ce phénomène tout au long de ses essais.

À la force de l'orientation s'ajoute celle de la désorientation dans *Nord perdu*. Dans le recueil, la désorientation est provoquée, entre autres, par le fantasme de vivre en plusieurs lieux en même temps, le fait de parler plusieurs langues, le multiculturalisme, l'expérience de l'émigration, de l'immigration et de l'exil, et le changement de classe sociale. Comme il a été précisé auparavant, Nancy Huston appuie son analyse dans *Nord perdu* sur des exemples tirés de sa vie personnelle. Toutefois, l'auteure ne vise pas à écrire un témoignage biographique. Le récit de son expérience a pour but de dépasser les propos autobiographiques et d'atteindre une réflexion sur l'expérience contemporaine de plusieurs caractéristiques essentielles de la condition humaine. Ainsi, par le récit de la vie d'une femme canadienne émigrée en France, l'essayiste cherche à toucher aux éléments d'une commune humanité.

Dans cet ordre d'idées, Nancy Huston met en relief, par exemple, le fantasme d'exister dans des vies parallèles. En fait, elle revient sur le rêve de vivre plusieurs vies simultanément et par conséquent d'exister en une multitude de lieux au même instant. Émotionnellement, elle se sent séparée entre le Canada, la France et les États-Unis. Elle met l'accent sur les vies potentielles qu'elle aurait pu vivre, cependant une seule de ces vies a pu être actualisée. Dans l'extrait suivant, Paris, les Rocheuses, Montréal forment une constellation de possibilités pour Nancy Huston:

Aujourd'hui, pour la énième fois, je n'ai pas visité les égouts de Paris avec mon fils.

Je ne suis pas non plus allée me promener dans les montagnes Rocheuses avec ma fille.

Je ne suis pas passée dire bonjour à ma mère à Montréal, dans sa jolie maison blottie contre la montagne, avec une vue sur les gratte-ciel du centre-ville et jusqu'aux ponts géants qui enjambent le fleuve Saint-Laurent (Huston, 1999, p. 102).

Dans ce passage, Nancy Huston fait un lien entre un membre de sa famille (son fils, sa fille et sa mère) et un lieu (Paris, les Rocheuses et Montréal). Par ce choix, elle met en évidence le fait que ce n'est pas seulement une ville, une région ou un pays qui compte, mais les personnes qui y habitent et auxquelles elle est liée. Montréal est un lieu significatif pour elle et où elle voudrait vivre parce que sa mère habite là. Ce qu'elle désire,

ce n'est pas seulement de vivre à Montréal, mais de pouvoir partager la vie quotidienne de sa mère. Plus loin dans le texte, elle rappellera le New Hampshire parce que son père y vit et Sainte-Rose-du-Nord sur le Saguenay parce qu'un de ses amis, Jean Morisset, y habite. Donc, le désir d'exister dans des vies parallèles est le rêve d'habiter avec toutes les personnes qu'elle aime et qui sont dispersées dans différents pays et continents. Notons également que, dans ce passage, Nancy Huston utilise la répétition constante de deux formes négatives placées en début de phrase et de paragraphe: «Je n'ai pas» et «Je ne suis pas». Par ce choix formel, l'essayiste insiste sur le grand nombre de vies potentielles qu'elle ne pourra jamais vivre. Notons que ce procédé d'écriture produit un effet de profonde mélancolie face à l'existence qui aurait pu être et qui ne sera pas.

Un autre thème important dans *Nord perdu* est celui de la haine de soi qui est aussi au cœur de sa réflexion au sujet de son identité. Dès le début du recueil, elle remarque que, entre autres, changer de pays et de langue est une stratégie pour s'éloigner de soi:

Au départ, la haine de soi. Peu importe pour quelle raison.

Bien des comportements peuvent être inspirés par la haine de soi. On peut devenir artiste. Se suicider. Changer de nom, de pays, de langue (Huston, 1999, p. 11).

D'une certaine façon, le fait de devenir écrivaine, de se réfugier dans les mondes imaginaires et possibles de la littérature, d'avoir choisi de délaisser l'anglais au profit du français, d'avoir quitté l'Amérique du Nord pour s'installer à Paris, c'est une manière de mourir symboliquement. Afin d'éviter le suicide réel, Nancy Huston a tué la femme qu'elle aurait pu être en changeant son destin: «Moi, Canadienne anglaise de l'Ouest, destinée à épouser par exemple un professeur à l'université de Calgary [...]» (Huston, 1999, p. 94). C'est ce destin qu'elle a modifié et façonné: elle n'est plus tout à fait canadienne puisqu'elle vit en France depuis 1973; elle n'est plus tout à fait anglaise puisqu'elle écrit une œuvre littéraire en français et que sa vie quotidienne se déroule dans la plus grande ville française du monde; et elle n'a pas épousé un professeur de Calgary, mais elle est devenue une écrivaine connue et reconnue internationalement. Elle a détourné son destin à cause de la haine de soi qu'elle ressentait.



L'art et l'exil que Nancy Huston choisit seraient des moyens, comme le suicide, pour fuir ou pour faire disparaître ce qu'elle détestait en elle-même. Il peut sembler qu'elle situe une force extrêmement négative au cœur de sa réflexion, mais, en même temps, l'art et l'exil géographique et linguistique permettraient d'éviter l'autodestruction finale qu'est le suicide. Donc, Nancy Huston choisit la littérature, elle choisit de changer de langue et de s'exiler dans le but de survivre. Néanmoins, la manière dont elle présente le choix de partir, et donc de se déraciner, prend un ton tragique: «Mon pays c'était le Nord, le Grand Nord, le nord vrai, fort et libre. Je l'ai trahi, et je l'ai perdu» (Huston, 1999, p. 15). En quittant le Canada, elle aurait également quitté quelque chose de l'ordre de la vérité, de la force et de la liberté. En réalité, après un dur passage, elle a pris conscience que la vérité était une apparence: il n'y a pas une vérité, il y a plutôt un spectre de vérités. En outre, ce qui semble définir la force peut en fait être un aveuglement sur la condition humaine. Ensuite, nous pouvons nous croire libres de tout penser, de tout dire et de tout faire, même si au fond nous sommes prisonniers sans le savoir et par conséquent sans voir les murs de notre prison familiale, sociale et culturelle.

Si nous revenons au thème de la haine de soi, alors nous comprenons que sa haine du Canada n'est qu'une coïncidence. Conséquemment, Nancy Huston prend conscience qu'elle se définit parfois et qu'elle est souvent définie par les autres, par exemple par les Français, en fonction de sa première nationalité: au départ elle est une Canadienne. Toutefois, elle découvre que sa nationalité canadienne est un pur hasard, tout comme sa vie aux États-Unis et par la suite en France est la coïncidence d'un parcours fait de toutes sortes d'accidents. Nancy Huston a vécu ce qu'elle a vécu de manière aléatoire, par conséquent elle aurait pu vivre une vie et même des vies tout à fait différentes. Dans l'extrait suivant, elle met en relief le hasard qui dirige son existence:

Où suis-je mon Dieu qui suis-je d'où viens-je et surtout, pour quelle raison? [...] C'est pour *aucune raison*, précisément, que Tu m'as fait naître à Calgary, de ces deux individus-là, dans cette langue maternelle et dans ce milieu social! [...] (Huston, 1999, p. 108-109)

Dans ce passage, en effet, elle met en évidence le relativisme de l'attachement à une famille, de l'enracinement en Alberta, du patriotisme canadien et de la fierté nationaliste qu'elle remet constamment en question dans son recueil d'essais.

Pour cette raison, il est important de préciser que ce n'est pas le Canada qu'elle détestait, mais le pays d'origine et par conséquent l'idéologie des origines. En remettant en question le Canada, elle remet à vraie dire en question l'idée de l'origine, du patriotisme et du nationalisme. Néanmoins, il est vrai que Nancy Huston critique le Canada dans *Nord perdu*. De sorte que les essais évoquent une relation ambiguë avec l'identité, la culture et la politique canadiennes. Par exemple, dans l'essai intitulé «La mosaïque arrogante», Nancy Huston, après avoir précisé que

[...] le Canada, qui met le mot étrangers entre guillemets se trouve être un pays constitué presque exclusivement d'étrangers, un pays où le mot n'a aucune fonction discriminatoire parce qu'il désigne n'importe qui et tout le monde [...] (Huston, 1999, p. 83),

pose la question suivante:

Avons-nous demandé aux Indiens et aux Inuits s'ils étaient d'accord avec nos idéaux "multiculturels", avant de nous approprier leurs terres pour y épanouir nos cultures à nous: la française, l'anglaise, l'irlandaise et ainsi de suite? (Huston, 1999, p. 83)

Elle rappelle en fait l'histoire impérialiste française et britannique qui, par la suite, a conduit vers la création du Canada en 1867. La politique multiculturelle du Canada serait un effet postcolonial, pourrions-nous dire, du passé colonialiste européen en Amérique du Nord. Puis, Nancy Huston ajoute que le multiculturalisme canadien cacherait l'absence de culture propre: «Il est facile d'être "multiculturel", c'est cela que je veux dire, lorsqu'on n'a pas de culture propre» (Huston, 1999, p. 84). Or, après cette critique très négative du Canada, Nancy Huston fait un examen de conscience et propose une conclusion fort différente en centrant la réflexion sur son expérience personnelle:

[...] et en même temps, en le disant, je me trahis en tant qu'émigrée, apostate de la nation, traîtresse du Grand Nord. Car cette vision du Canada, celle que j'ai, celle

que je viens sarcastiquement de formuler, est fausse [...] (Huston, 1999, p. 84)

À la suite de cette volte-face, elle revient sur la littérature, le cinéma, le théâtre, la danse au Canada et également sur les caractéristiques particulières de la vie quotidienne, de la religion et du mode de vie des Canadiens; concluant finalement que c'est elle qui a de la difficulté à apprécier pleinement la culture canadienne.

La prise de conscience de Nancy Huston est liée au questionnement des fictions de l'origine analysées dans *Nord perdu* à travers l'expérience de l'exil. Ce dernier est représenté dans les essais comme un passage qui peut être tragique et également comme une transformation qui est parfois douloureuse. Tout d'abord parce que l'exil marque la distance avec le lieu de l'enfance qui est un point privilégié d'ancrage émotif, cette distance est une rupture entre le présent et le passé. Et cette cassure se vit également comme une blessure. Nancy Huston écrit: «L'exil, c'est ça. Mutilation. Censure. Culpabilité» (Huston, 1999, p. 22). Après la rupture et la mutilation de l'exil, elle a pris conscience non seulement de la perte, mais également du gain qu'elle avait fait. L'expérience de l'exil dévoile ce qu'il y a de plus fondamental chez l'être humain. Ce qui semblait vrai ne l'est plus. Ce qui apparaissait comme une force ne l'est pas. Et ce qui était perçu comme la liberté est un point aveugle qu'il est nécessaire d'explorer. Peu à peu, l'idée d'une identité unie et totale est remise en cause. De sorte que l'identité devient fragmentaire et multiple, et Nancy Huston ajoute: «*Nous sommes deux, chacun de nous, au moins deux, il s'agit de le savoir!*» (Huston, 1999, p. 37). Il est nécessaire de devenir étranger pour prendre conscience que nous sommes étrangers à nous-mêmes, pour reprendre les mots de Julia Kristeva – une autre exilée. Grâce à ce processus d'exil, les valeurs de Nancy Huston ont bien sûr changé.

Ensuite, pour Nancy Huston, c'est en s'éloignant de sa famille, de ses amis, de sa patrie, en d'autres mots, de soi que s'ouvre la possibilité de découvrir qui nous sommes vraiment. Il faut nous comparer pour pouvoir mieux nous juger, comme elle le souligne quand elle remarque que pour bien se connaître il faut aller là où nos différences culturelles seront mises en

relief par une culture autre, une culture étrangère, une culture complètement différente de la nôtre. Nancy Huston écrit:

[...] En Alberta ou en Nouvelle-Angleterre je ne me sentais pas spécialement puritaine, mais lors de mes premières visites en Italie et en Provence, le rythme de vie méditerranéen m'a paru presque choquant [...] (Huston, 1999, p. 31)

Les points d'intérêt sont également modifiés au fur et à mesure que le voyageur continue sa quête. Soudain, Nancy Huston commence à mieux comprendre ce qu'auparavant elle ne pouvait pas saisir. L'expérience douloureuse de l'exil crée un lieu commun, un espace d'échange et de partage pour une multitude d'expatriés – communauté à laquelle elle revendique son appartenance. Ces citoyens se comprennent entre eux et connaissent ce qui échappe à ceux qu'elle appelle les «impatriés» – un néologisme que l'essayiste invente pour parler de ceux qui n'ont jamais quitté le lieu de leur naissance, leur famille et leur patrie. Dans le passage suivant, l'essayiste met en évidence l'expérience des expatriés:

[...] Qu'il s'agisse d'un Haïtien à Montréal, d'une Allemande à Paris ou d'un Chinois à Chicago, c'est tout un roman, quand on y pense. "Ah... me dis-je, cette personne est cassée en deux; elle a donc *une histoire*." Car celui qui connaît deux langues connaît forcément deux cultures aussi, donc le passage difficile de l'une à l'autre et la douloureuse relativisation de l'une par l'autre [...] (Huston, 1999, p. 37)

Être cassé en deux ou plutôt avoir conscience de la brisure, de la rupture et de la blessure de l'exil devient aujourd'hui une expérience fondamentale de la condition humaine. Le processus d'exil ou, plus précisément, l'histoire de ce passage devient une caractéristique fondamentale de l'expérience humaine. Même si Nancy Huston n'est ni haïtienne, ni allemande, ni chinoise, elle partage avec les expatriés de ces pays l'expérience de l'exil, donc une compréhension de l'être humain et du monde qui leur est commune.

Dans cet ordre d'idées, l'un des facteurs qui intéresse particulièrement l'écrivaine est l'apprentissage d'une autre langue<sup>8</sup>. Nancy Huston, dont la langue maternelle est l'anglais, a choisi de vivre et d'écrire en français. L'apprentissage de cette deuxième langue a eu un effet sur la langue maternelle. Nancy

Huston ne parle plus l'anglais de la même façon comme elle le raconte lors d'un retour au Canada:

[...] C'est ça, ta langue maternelle? T'as vu l'état dans lequel elle est? Mais enfin, c'est pas possible! *Tu as un accent!* Tu n'arrêtes pas d'introduire dans ton anglais des mots français. C'est ridicule! Tu fais semblant ou quoi? Tu essaies de nous épater avec ta prestigieuse parisianité? Allez, ça ne marche pas, on n'est pas dupes, on sait que tu es anglo-saxophone comme tout le monde... Parle normalement! Arrête de faire des fautes! Arrête de chercher tes mots! Tu les as, tes mots, tu les as avalés avec le lait maternel, comment oses-tu faire mine de les avoir oubliés? Parle tout droit, enfin, parle naturel, parle anglais!!!! (Huston, 1999, p. 39-40)

Il est tout à fait normal que le fait de parler anglais ait eu une influence sur l'apprentissage et la maîtrise du français. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'ensuite la connaissance du français modifie la manière de parler anglais. Tout comme l'identité personnelle de Nancy Huston, l'anglais qu'elle parle s'est transformé et s'est enrichi. Elle peut parler donc une pluralité d'anglais: celui de Calgary, celui de la région de Boston où habite une partie de sa famille, celui du Bronx ou de la Nouvelle-Orléans. En fait, en apprenant une deuxième langue, elle a appris à imiter la prononciation et l'accent de ceux qui l'entourent afin de s'adapter et de s'intégrer dans sa nouvelle ville ou son nouveau pays. Cependant, comme elle le précise, ce processus d'adaptation n'est pas facile: «On s'adapte. On fait ce qu'on peut. On devient fou» (Huston, 1999, p. 40). De plus, ce n'est pas seulement l'anglais qu'elle parle qui a changé, car elle prend aussi conscience qu'elle n'écrit plus en anglais de la même manière:

[...] Tout comme en français, la gamme entière des possibilités m'était ouverte – il m'était loisible d'imiter les tournures aristocratiques d'un Henry James ou de singer l'américain monosyllabique, fruste et violent d'un Thomas Sanchez – mais aucune mélodie ne me venait “naturellement” à l'esprit [...] (Huston, 1999, p. 51)

Donc, l'anglais parlé et écrit n'est plus naturel pour Nancy Huston, car enfin aucune langue n'est naturelle. Et c'est cette conclusion qui est importante. Quand une personne parle une seule langue, elle a l'impression que sa langue maternelle est unique, parfaite et éternelle. Mais en apprenant d'autres langues,

alors cette personne prend conscience que chaque langue est aléatoire, presque accidentelle et qu'elle est le produit d'un groupe et d'une culture parmi des centaines.

Une autre conséquence de l'exil est, premièrement, le fait que la personne est réellement absente de son lieu d'origine et, en même temps, elle est symboliquement absente du lieu qu'elle habite. Aussi, cette personne est réellement présente dans son pays d'accueil et, en même temps, elle est symboliquement présente dans son pays d'origine. Il y a donc une double absence et une double présence de l'exil. Nancy Huston écrit:

*Ici [en France], vous taisez ce que vous fûtes. L'enfance, les comptines, la nourriture, les écoles, les amis d'enfance, personne ne connaît, ce n'est pas la peine, vous n'allez pas les assommer en leur faisant un cours sur l'ouest du Canada, le protestantisme, les champs de blé, les chanteurs country, les puits de pétrole, les trains de marchandises, les leçons de piano, les cousins, les pique-niques, les lacs de montagne, votre père, votre mère, tout ce qui vous a formé, vous a fait vous, ils l'ignorent et ce n'est pas grave, vous dites-vous; même si je n'en parle jamais, je le garde quelque part enfoui au fond de mon cœur, de ma mémoire, je ne puis le perdre (Huston, 1999, p. 20-21).*

Ensuite, elle ajoute que «[l]à [au Canada], vous taisez ce que vous faites. Eh oui! Ce que vous pensez, dites, lisez, voyez dans la vie de tous les jours depuis des décennies n'a aucun intérêt pour les gens de chez vous» (Huston, 1999, p. 21). Deuxièmement, l'exil peut également être temporel. Le temps<sup>9</sup> passe, les gens changent. Mais quand l'exilé revient chez lui, il voudrait réintégrer sa vie passée au moment où il l'a quittée. Le temps a passé pour les autres, mais pour lui, d'une certaine façon, le temps s'est arrêté. Bien sûr, cette expérience de l'exil temporel peut aussi être vécue par ceux qui ne quittent jamais leur lieu d'origine. Cependant, l'expérience de l'exilé amplifie ce sentiment du temps qui passe, qui change tout et qui ne revient jamais. Troisièmement, l'exil peut être social. Une personne peut changer de classe en fonction de son éducation, de son travail et de l'argent qu'elle gagne au cours de sa vie. Le changement de classe sociale peut donc être vécu comme une forme d'exil, c'est ce que Nancy Huston remarque:

Jusqu'au mois de juillet dernier, je ne m'étais pas rendu compte que mon exil à moi était social *aussi*. Qu'il ne

s'agissait pas seulement d'une coupure entre l'Europe et l'Amérique mais entre deux milieux, deux systèmes de valeurs... (Huston, 1999, p. 25)

Le fait que Nancy Huston soit devenue une intellectuelle, une écrivaine et une militante, par exemple, dans le mouvement féministe en France a provoqué une distance entre son milieu social d'origine et la femme qu'elle est maintenant.

En dernière analyse, nous ne pouvons pas ignorer que l'être humain éprouve un attachement émotionnel envers certaines villes et certains pays qu'il a connus. Pour Nancy Huston, l'Alberta est toujours là. Elle imagine même une vie parallèle dans laquelle elle continuerait à vivre dans cette province:

Pourtant, j'insiste: toutes ces années après mon départ de l'Alberta, il y a un moi qui continue de vivre là-bas. C'est quelqu'un d'assez épatant – par là je veux dire que je l'aime bien – une Calgarienne de souche irlandaise et fière de l'être, une vraie Ouesterneuse avec un rire fort et franc, presque viril, une grande femme hâlée, plus costade et plus cocasse que moi [...] (Huston, 1999, p. 112)

Nancy Huston souligne bien sûr les différences entre sa vie réelle et celle de cette femme imaginaire qu'elle aurait pu être. L'écrivaine et le personnage qu'elle invente partageraient une mémoire commune. Dans le cas de Nancy Huston, cette mémoire s'efface peu à peu, elle est moribonde. Dans le cas du personnage qu'elle projette par son écriture, la mémoire est forte et vivante. En outre, le lien entre le passé et le présent de la femme imaginée par l'artiste est continu, il n'y a pas eu rupture comme dans la vie réelle de Nancy Huston:

C'est surtout ça, c'est surtout que cette femme-là chante à tue-tête des chansons que moi j'ai perdues, oubliées, qui se fanent et s'effilochent dans ma mémoire, ou que je n'ai pas apprises mais que j'aurais dû apprendre, que j'aurais tant aimé apprendre, la voix lui bouillonne dans le ventre puis lui vibre dans la poitrine et lui jaillit par la gorge, les paroles sont drôles, débiles, désespérées... (Huston, 1999, p. 115)

L'adjectif qui décrit le mieux les paroles de Nancy Huston et celles du personnage qu'elle crée est «désespérées», comme si malgré tout, malgré toutes les différences, malgré les parcours

de vie si radicalement opposés, il y avait une caractéristique qui la définirait si profondément que rien ne pourrait la modifier: ni sa vie aux États-Unis, ni son départ en France, ni son changement de statut social, ni le passage du temps, ni son œuvre littéraire. Enfin, ce mot, qui définirait si profondément la femme que Nancy Huston est depuis toujours, serait «désespoir».

## NOTES

1. La question de l'identité a, entre autres, été analysée par David Bond (2001) et Claudine Potvin (2001).
2. La représentation de l'Alberta a été étudiée, parmi plusieurs critiques, par Pamela Sing (2001; 2006).
3. Katherine Harrington a centré sa réflexion sur la question du nomadisme, qui peut être vu comme une forme d'errance (Harrington, 2003; Harrington et Bensmaïa, 2006).
4. La problématique de l'exil a attiré l'attention de nombreux critiques littéraires: Kateri Lemmens (2003), Geneviève Letarte (2001), Patrice Proulx (2000), Javie Vanpée (2002) et Joëlle Vitiello (2002).
5. Nancy Huston a également écrit sur des sujets semblables à ceux qu'elle explore dans *Nord perdu* dans sa correspondance avec Leïla Sebbar, publiée sous le titre *Lettres parisiennes* (Huston et Sebbar, 1986), dans son roman *Cantique des plaines* (Huston, 1993) et dans son essai *Pour un patriotisme de l'ambiguïté* (Huston, 1995).
6. Pour des explications plus détaillées au sujet de la nation et du nationalisme, il est important de lire le livre *Imagined Communities* (Anderson, 1991), duquel mon analyse est bien sûr inspirée.
7. Pamela Sing (1998) a analysé l'évocation du métissage dans un contexte très différent dans son article «La voix métisse dans le "roman de l'infidélité"» chez Jacques Ferron, Nancy Huston et Marguerite-A. Primeau».
8. Aux questions de bilinguisme s'ajoutent celles de traduction comme l'a montré Nancy Senior (2001).
9. De manières très différentes, la thématique du temps a été étudiée par Stephan Hardy (2002) et Claudine Potvin (1997).



## BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON, Benedict (1991) *Imagined Communities*, London, Verso, 224 p.
- BOND, David J. (2001) «Nancy Huston: identité et dédoublement dans le texte», *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 26, n° 2, p. 53-70.
- HARDY, Stephan (2002) «La question du temps dans *Cantique des plaines* de Nancy Huston», *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 27, n° 1, p. 59-68.
- HARRINGTON, Katharine (2003) «Linguistic and Cultural Nomadism: Nancy Huston and the Case of the Bilingual Subject», *Romance Review*, vol. 13, p. 69-78.
- HARRINGTON, Katharine, et BENSMAÏA, Réda (2006) «Writing between Borders: Nomadism and Its Implications for Contemporary French and Francophone Literature», *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 10, n° 2, p. 117-125.
- HUSTON, Nancy (1993) *Cantique des plaines*, Arles, Actes Sud, 270 p.
- \_\_\_\_\_ (1995) *Pour un patriotisme de l'ambiguïté: notes d'un voyage aux sources*, Montréal, Fides, 38 p.
- \_\_\_\_\_ (1999) *Nord perdu suivi de Douze France*, Arles, Actes Sud, 130 p.
- HUSTON, Nancy et SEBBAR, Leïla (1986) *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil*, Paris, J'ai lu, 221 p.
- LEMMENS, Kateri (2003) «L'ivresse des marges: exil et identité dans l'œuvre de Nancy Huston», dans PUIU, Dana (dir.) *Identity and Alterity in Canadian Literature / Identité et altérité dans la littérature canadienne*, Cluj-Napoca, Risoprint, p. 89-98.
- LETARTE, Geneviève (2001) «L'exilée et son double», *Inconvénient*, n° 4, p. 49-57.
- POTVIN, Claudine (1997) «Inventer l'histoire: la plaine revisited», *Francophonies d'Amérique*, n° 7, p. 9-18.
- \_\_\_\_\_ (2001) «Les "liaisons dangereuses" de Nancy Huston: exil et identité, le moi et l'autre», *Francophonies d'Amérique*, n° 11, p. 41-48.
- PROULX, Patrice J. (2000) «Writing Home: Explorations of Exile and Cultural Hybridity in the Correspondence of Nancy Huston and Leïla Sebbar», *L'Esprit Créateur*, vol. 40, n° 4, p. 80-88.

- SENIOR, Nancy (2001) «Whose Song, Whose Land? Translation and Appropriation in Nancy Huston's *Plainsong* / *Cantique des plaines*», *Meta: Journal des traducteurs/Translators' Journal*, vol. 46, n° 4, p. 675-686.
- SING, Pamela V. (1998) «La voix métisse dans le "roman de l'infidélité" chez Jacques Ferron, Nancy Huston et Marguerite-A. Primeau», *Francophonies d'Amérique*, n° 8, p. 23-37.
- (2001) «Écrire l'absence: Montréal et l'Alberta chez Marguerite-A. Primeau et Nancy Huston», *University of Toronto Quarterly*, vol. 70, n° 3, p. 737-751.
- (2006) «Edmonton imaginaire chez Jacques Ferron, Nancy Huston, et Paulette Blanchette-Dubé», *Québec Studies*, n° 40, p. 19-30.
- VANPÉE, Janie (2002) «From Graffigny's *Lettres d'une Péruvienne* to Leïla Sebbar's and Nancy Huston's *Lettres parisiennes*: Figuring Cultural Displacement», *Dalhousie French Studies*, n° 61, p.135-146.
- VITIELLO, Joëlle (2002) «Itinéraires spatio-temporels: exil, nomadisme, diaspora chez Nancy Huston, Régine Robin et Émile Ollivier», *Présence francophone*, n° 58, p. 9-19.